

Esquisse du développement culturel Au pays de Philippe Aubert de Gaspé

Pierre Hamelin

Volume 3, Number 3, Fall 1987

La mosaïque régionale de Québec : Beauce, Charlevoix, Côte-du-Sud,
Lotbinière, Portneuf

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6760ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

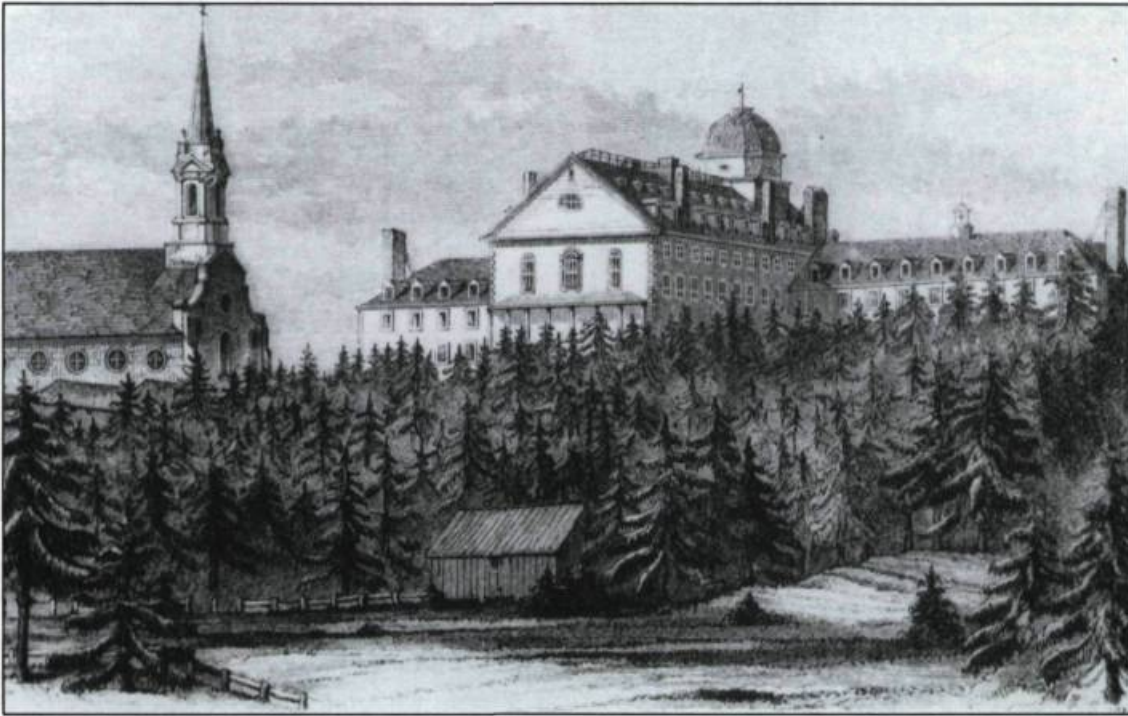
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamelin, P. (1987). Esquisse du développement culturel : au pays de Philippe Aubert de Gaspé. *Cap-aux-Diamants*, 3(3), 37–40.



Vue du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1856-1881. (Archives du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière).

ESQUISSE DU DÉVELOPPEMENT CULTUREL

AU PAYS DE PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ

par Pierre Hamelin*

Le développement du «monde de l'écrit», élément essentiel de la culture savante, nécessite la mise sur pied d'un réseau d'écoles et, souvent, la création de bibliothèques accessibles à tous. Les historiens ont relativement encore peu étudié ce «monde» sur la Côte-du-Sud.

Régime français

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la population pense d'abord à assurer sa survie. Elle défriche la terre, construit des maisons, cultive, chasse et pêche avant de s'occuper de son bien-être culturel. Il n'y aura d'ailleurs pas d'école avant 1763, année où des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame ouvrent un couvent à Saint-François de la Rivière-du-Sud. Quelques instituteurs parcourent également la Côte-du-Sud, comme Henri Legrand, habitant l'Îlet-du-Portage en 1750 et Sainte-Anne-de-la-Pocatière en 1756. Certains curés enseignent le

catéchisme aux enfants, soutenus en cela par les mères de famille. Au total, pour tout le Régime français, 13 pour cent des personnes qui se marient sur la Côte-du-Sud signent les registres. Si nous considérons qu'un pourcentage à peine plus élevé d'habitants de la Côte sait lire quelque peu, le développement de la culture savante de cette région n'est pas très grand.

Pourtant, cette culture «de l'écrit» existe. Malgré les difficultés du périple, certains habitants, membres du clergé et des professions libérales surtout, se rendent à Québec pour acheter les livres qu'il leur faut pour le travail ou la détente. Des marchands se sont progressivement installés sur la Côte-du-Sud. Ils offrent à leur clientèle des marchandises variées, incluant des livres, du papier, de l'encre et des plumes.

* *Historien*



Fanfare du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, vers 1880. (Archives du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière).

Certains commerçants possèdent eux-mêmes quelques livres. Ainsi, lors d'un vente aux enchères, à la suite du décès de Pierre Florence, marchand français résidant à Rivière-Ouelle à la fin du XVIII^{ème} siècle, on vend l'Histoire du Peuple de Dieu à Antoine Besançon, également marchand à Rivière-Ouelle, et l'Histoire Générale des Goths à Nicolas Bouchard. Cependant, un troisième ouvrage, l'Histoire de l'Éthiopie, ne peut trouver preneur.

Le XIX^{ème} siècle

La culture savante ou écrite commence à progresser véritablement au XIX^{ème} siècle. Au moins cinq grandes lois scolaires (1801, 1824, 1829, 1841 et 1846) amèneront de plus en plus d'enfants à fréquenter l'école et à acquérir une ou

plusieurs techniques de base. En effet, jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle, lecture, écriture et calcul sont enseignés séparément. L'élève désireux d'apprendre, et ayant les moyens de le faire, débourse un certain montant pour chaque matière à étudier. Antoine Côté, maître à l'une des écoles royales de Saint-Thomas demande, en 1822, à ceux qui veulent apprendre à lire £0-1-6 par mois. Il en coûte £0-5-0 par mois pour savoir lire et écrire. L'apprentissage de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique et des premiers rudiments des langues latine et française force les parents à payer £0-5-0 par mois. Ce n'est pas à la portée de tout le monde puisqu'un ouvrier agricole de Saint-Thomas gagne, en moyenne, £0-30-0 par mois en 1831. Malgré cela, le taux d'alphabétisation augmente constamment et atteint 44 pour cent entre 1860 et 1869. Dans certaines paroisses, comme à Berthier ou à Saint-Thomas, plus de la moitié des gens qui s'y marient peuvent alors signer les registres d'état civil. La culture savante progresse.

Collège de Sainte-Anne

Le collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière représente un des principaux foyers de développement de cette culture dans la région. Des centaines d'étudiants s'y sont instruits et ont participé à la formation d'une élite professionnelle et sociale. Le fondateur de cette maison d'enseignement, l'abbé Charles-François Painchaud, curé de Sainte-Anne depuis 1814, fait entreprendre sa construction en juin 1827. Les premiers élèves s'y inscrivent en octobre 1829. En 1836, ils sont 70 à apprendre les langues vivantes (français, anglais) ou mortes (latin, grec), l'arithmétique, la tenue de livres, les sciences, les belles-lettres, la philosophie, la sténographie, la morale, et autres disciplines. En 1842, la direction du collège divise le programme d'étude en deux cours bien distincts: le cours classique, d'une durée de six ans, et le cours commercial ou anglais, de quatre ans.

Pour stimuler les élèves et les inciter à prendre leurs études au sérieux, la corporation de l'institution créée, en 1870, trois «sociétés littéraires»: l'Académie Saint-Thomas d'Aquin (cours classique) et l'Académie Saint-Louis de Gonzague (cours commercial) engagent leurs membres à bien se comporter et à travailler fort en classe. Chaque élève est admissible à l'académie de son cours s'il répond aux exigences demandées (succès scolaire). Les membres des deux sociétés sont tenus à donner annuellement deux séances publiques (lectures, exposés, débats, et autres activités). Ils peuvent aussi présenter une séance privée par mois. La troisième société, la Société Painchaud, veut instruire en amusant. Elle regroupe des étudiants qui discutent de leurs travaux, parlent de philosophie, d'histoire, de sciences et de littérature.

Page frontispice de la Gazette des campagnes (15 juin 1863). Né en septembre 1861, cet hebdomadaire renseignait et défendait la classe agricole. Il s'éteint en mars 1895.



Le collège de Sainte-Anne favorise également la musique au moyen d'une fanfare collégiale et de la Société Sainte-Cécile, fondée en 1881 pour rehausser la qualité des fêtes et des cérémonies religieuses. La visite de personnages importants, les fêtes diverses et les examens publics entraînent l'organisation d'un autre type de manifestations culturelles: le théâtre. On joue (ou on lit) alors de grands classiques, comme *Les Plaideurs* de Racine, (1844) ou des pièces d'auteurs québécois, comme *En ce jour fortuné*, *Que Saint-Anne est heureuse* d'Adolphe-Basile Routhier (1868) ou *Thine own alumni...* de Henry O'Connor, de Québec (1868).

La bibliothèque de l'institution s'est progressivement enrichie de milliers d'ouvrages variés achetés ou donnés par de généreux bienfaiteurs. Plusieurs prêtres ont d'ailleurs légué leur bibliothèque personnelle au collège. En 1861, l'institution possède 6 348 livres. Ce nombre fait plus que doubler à la fin du XIX^{ème} siècle.

Des bibliothèques

Toujours au milieu du XIX^{ème} siècle apparaissent les premières bibliothèques accessibles à tous. Il ne s'agit pas d'institutions organisées et contrôlées par les autorités municipales ou gouvernementales, même si le surintendant de l'Instruction publique tenta sans trop de succès d'en établir quelques-unes, mais plutôt de bibliothèques paroissiales mises sur pied par les curés, les fabriciens et quelques personnes désireuses de conserver ou de promouvoir un certain degré de dévotion, de piété et de morale.

Ce type d'institution naît dans bon nombre de paroisses de la Côte-du-Sud. En 1861, le surintendant fait mention d'au moins quinze de ces bibliothèques publiques, situées dans autant de paroisses. Chacune d'elle contient plusieurs centaines de livres. En 1872, le curé de Saint-Jean-Port-Joli, M. Lagueux, écrit à l'évêque de Québec, Mgr Elzéar-Alexandre Taschereau, que la bibliothèque, fondée en 1847, possède au moins 1 000 livres, tous «*très bien choisis et qui sont lus par un très grand nombre*». Selon lui, «*on semble avoir beaucoup de goût pour la lecture*».

Aux bibliothèques paroissiales, s'ajoutent parfois certaines bibliothèques privées, non accessibles au public, propriété d'individus assez fortunés pour se procurer ce bien de luxe que représente le livre. Ces individus sont essentiellement des gens instruits, qui ont étudié en théologie, en droit et en médecine. Certains marchands possèdent aussi une bibliothèque.

Plus ou moins satisfaites du contenu et de la qualité intellectuelle des bibliothèques paroissiales, certaines personnes instruites se regroupent au sein d'associations littéraires. Ainsi, en

1856, quelques notables fondent l'Institut littéraire de Saint-Jean-Port-Joli. Il comprend, selon ses règlements: un institut des artisans, une bibliothèque, un musée, une collection d'objets de généalogie et une chambre de lecture. En 1857, l'Institut Canadien de Saint-Michel de Bellechasse ouvre ses portes. L'Institut littéraire de Montmagny fait de même en 1874. Tous ces organismes voués à l'instruction ou à la formation de leurs membres ne survivront que quelques années.



Joseph Lagueux
(1826-1888), curé de
Saint-Jean-Port-Joli.
(Archives nationales
du Québec).

Journaux

Si plusieurs personnes fréquentent les bibliothèques ou les sociétés littéraires, d'autres reçoivent journaux et magazines pour se tenir au courant de tous les événements qui se produisent sur la Côte, dans la province ou dans le monde. Au moins quatre périodiques, de facture et de philosophie différentes, voient le jour dans cette région au XIX^{ème} siècle. *L'Écho de la Presse*, publié à Saint-Thomas de septembre 1847 à mars 1848, par le libraire et apprenti journaliste Eugène Roy, se veut un hebdomadaire indépendant et puise ses nouvelles dans tous les journaux. Le lecteur y trouve aussi un feuillet et quelques informations agricoles. En septembre 1861, débute la carrière de la *Gazette des Campagnes*, propriété de laïcs (Émile Dumais, puis Firmin H. Roy) mais intimement liée au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, à l'abbé François Pilote et à l'École d'Agriculture. Ce journal vante les mérites de l'agriculture et de la vie à la campagne. Son intérêt se porte principalement sur le bien-être moral et matériel des cultivateurs. Les derniers numéros de cet hebdomadaire paraissent en mars 1895.

Les deux autres journaux, également hebdomadaires, publiés à Saint-Thomas, proposent à leurs lecteurs deux approches politiquement opposées. Le *Courrier de Montmagny*, qui paraît entre octobre 1881 et juillet 1883, défend les intérêts du parti conservateur et du député fédéral de Montmagny, Philippe Landry (1878-1887). Le *Sen-*



Philippe Aubert de Gaspé
(1786-1871),
photographie réalisée
par Jules-Isaïe Livernois
(Archives nationales
du Québec).

tinelle, qui portera plusieurs autres noms, dont le **Courrier de Montmagny**, paraît de 1883 à 1972. Journal libéral et nationaliste fondé par l'avocat Philippe-Auguste Choquette, vainqueur de son opposant, Philippe Landry à l'élection de 1887, **La Sentinelle** fait la promotion de la langue française, des institutions, et des droits de la province de Québec.

L'habitant de la Côte-du-Sud peut aussi s'abonner aux journaux de Québec ou de Montréal. Vers 1830, déjà, une centaine de personnes résidant dans la région recevaient la **Gazette de Québec**. Le **Canadien** de Québec et la **Minerve** de Montréal.

M. de Gaspé se retira au manoir de Saint-Jean-Port-Joli, où il vécut ignoré des hommes, retrouvant le calme, sinon le bonheur, dans la compagnie des livres, de la nature, et de ses souvenirs. Les habitudes les plus simples avaient remplacé le luxe de sa jeunesse. Levé de bonne heure le matin, il visitait quelque partie de son domaine, surveillait les travaux de ses champs, et trouvait un délassement toujours nouveau dans la culture de ses fleurs et de ses arbres fruitiers. Souvent, assis dans son salon, il passait des heures entières, silencieux et pensif, à regarder les rayons du soleil se jouer parmi leurs feuilles agitées par la brise, à écouter les oiseaux chanter sous leur ombrage.

Il faisait lui-même l'école à ses enfants, leur apprenant, avec les rudiments de la grammaire, les grands devoirs de la vie, leur faisant

Écrivains célèbres

Plusieurs écrivains du XIX^{ème} siècle sont nés ou ont vécu un certain temps sur la Côte-du-Sud. Le plus connu est sans aucun doute Philippe-Joseph Aubert de Gaspé (1786-1871). Cet avocat et dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli est l'auteur de la fresque historique **Les Anciens Canadiens** (1863) et de ses **Mémoires** (1866). Son fils, Philippe-Ignace-François (1814-1841) écrit, avec **L'influence d'un livre** (1837), le premier roman canadien. James MacPherson LeMoine (1825-1912), petit-fils du seigneur de l'Île-aux-Grues, passe toute son enfance sur cette île et à Montmagny. Prolifique, il publie des ouvrages sur l'histoire, l'ornithologie, les légendes et les traditions de la Côte-du-Sud. L'abbé Henri-Raymond Casgrain (1831-1904) naît à Rivière-Ouelle. Il participe à la fondation de deux revues littéraires, les **Soirées Canadiennes** (1861) et le **Foyer Canadien** (1863) et écrit de nombreuses oeuvres historiques, dont **Montcalm et Lévis** (1891). Les écrits de ces auteurs ne représentent qu'une partie de l'apport de la Côte-du-Sud à la littérature québécoise et canadienne.

Favorisée par la législation scolaire, l'alphabétisation ouvre la voie à la culture savante sur la Côte-du-Sud. Tout au long du XIX^{ème} siècle, écoles, bibliothèques, associations littéraires et collège classique s'installent dans la région et forment une société qui voit l'instruction comme le seul moyen d'améliorer son sort. Cette conviction aidera à transformer un environnement dominé depuis si longtemps par la tradition orale, en un milieu de plus en plus conditionné par l'écrit. C'est ce monde que nous connaissons aujourd'hui. ♦

part des fruits de cette expérience, qui lui avait coûté si cher.

Souvent il sortait, un livre sous le bras, allait s'asseoir au bord de la mer, ou au pied de son petit cap, près de la fontaine limpide qui jaillit à travers le rocher. Là, il passait de longues heures dans la lecture, la réflexion et les rêveries.

Durant les beaux mois de l'été, au soleil couchant, il sortait, après le souper, avec quelques-uns de sa famille, et allait faire une promenade au bord de la grève, pour jouir de la fraîcheur de la mer. Il leur faisait admirer la beauté de la nature, prenait part à leurs jeux, et descendait avec eux le long du rivage jusqu'au Port-Joli.

Henri-Raymond Casgrain (1871)